

Der chaibe Badoux

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 31

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Der chaibe Badoux !

LES Rochers de Naye, que nous n'avions pas revus depuis assez longtemps, sont vraiment restés un des plus merveilleux belvédères alpins que nous connaissions. Nous faisons cette réflexion mercredi dernier, en y admirant le lever du soleil, en compagnie d'une centaine de forestiers de Suisse. Et nous jouissons d'autant plus vivement de ce spectacle que, grâce au chemin de fer, nous étions arrivés au sommet frais et dispos. Oui, alpinistes, mes frères, il arrive un moment, hélas ! où l'on ne peste plus contre les voies ferrées à la montagne, où l'on se félicite même d'en rencontrer dont le tracé soit pareil à celui du Glion-Naye, c'est-à-dire où l'on puisse voir le paysage sous ses aspects les plus divers. Mais ce n'est pas de la classique sommité de Montreux que nous voulions vous parler ; elle est trop connue des lecteurs du *Conteur vaudois*.

Les parages du col de Chaude, d'Aveneyre et de la Joux-Verte leur sont peut-être moins familiers. De Villeneuve ou du village fribourgeois d'Allières, on gagne sans difficulté aucune le col de Chaude, d'abord par une bonne petite route, puis par un chemin muletier. Mais du jardin alpin de Naye, la promenade est moins aisée pour qui n'a pas le pied montagnard. On se trouve constamment sur des pentes de gazon si roides qu'elles semblent tomber tout droit dans l'abîme, sur des pentes où un soupçon de piste apparaît et disparaît alternativement, sur des pentes enfin où les souliers mal ferrés ont le vertige et où le gendre le plus féroce n'aurait même pas le cœur de promener sa belle-mère !

C'est par cette voie pittoresque que l'aimable forestier de l'arrondissement de Vevey, M. Badoux, qui était le chef de course, se proposait de faire passer ses collègues de la Société suisse des forestiers, et les dames qui les accompagnaient. Deux ou trois des sociétaires seuls savaient à quoi s'en tenir sur les « agréments » de ces parages ; aussi s'étaient-ils équipés en conséquence. La plupart des autres, malgré les avertissements qu'ils avaient reçus la veille, étaient venus avec leurs bottines de ville. « Au nom du ciel, faites-y planter quelques gros clous par le portier de l'hôtel de Naye ! » leur avait encore recommandé, le matin même, M. Badoux, un peu inquiet de tant d'insouciance ou plutôt de la confiance inébranlable qu'il inspirait à son entourage.

Le malheur est que le portier de Naye ne ferre pas la chaussure. Ouvrir et fermer l'huiss, éveiller les voyageurs qui tiennent à voir les doigts de rose de l'aurore, empocher les pourboires, cirer les bottes, passe encore ! mais y ficher des pointes, jamais ! On sait ce qu'on se doit, Himmelkreuzdonnerwetterparapluie ! Ce même souci de la dignité, nous l'avions rencontré il y a huit jours chez un marchand d'escarpins de Domo d'Ossola : « Ferrer vos souliers, nous dit-il en nous toisant du haut de sa grandeur, ferrer vos souliers ? pour qui me

prenez-vous ? Allez chez un savetier, monsieur, vous en trouverez tant que vous voudrez ! »

Les cent excursionnistes s'engagèrent donc avec leurs seuls moyens sur les rampes traitresses. Les yeux encore pleins du vif coloris des fleurs dont regorgent les rocaillies du jardin La Rambertia, ils descendaient les premiers pas en souriant, en fredonnant gaîment quelque air de Dalcroze ou de Doret. Un drapeau fédéral, porté par un garde-forestiers, indiquait la direction à suivre, tandis qu'une autre petite bannière, aux couleurs vaudoises celle-ci et qui flottait à l'arrière-garde, suivait les retardataires. Bientôt, cependant, les chants cessèrent et la distance entre les deux drapeaux se fit toujours plus grande. Les talons vœufs de clous commençaient à hésiter. « Courage ! s'écriait M. Badoux, c'est ici le point le plus malaisé de l'itinéraire ; le reste ira comme sur des roulettes ! » A ces paroles, prononcées sur le ton d'une réconfortante assurance, les craintifs se ressaisirent, la queue de la colonne rejoignit le centre et celui-ci retrouva la tête. Comment défailir au reste en voyant l'infatigable chef de course courir de l'un à l'autre avec une légèreté d'oiseau et sans autre appui qu'un parapluie dont il ne se servait même pas en guise de bâton ! Comment ne pas continuer d'avancer, quand de jeunes dames et des forestiers septuagénaires donnaient l'exemple de l'intrépidité ! Ainsi que le déclara plus tard un des sociétaires qui n'est pas précisément alpiniste, la présence du beau sexe empêcha la virilité masculine de capituler.

Cette virilité ne sombra pas, mais l'épreuve fut rude. Songez que la longue caravane comptait des messieurs légèrement bedonnants, qui s'étaient couchés à une heure du matin et levés déjà à trois, après une soirée au Kursaal de Montreux, où les crus généreux avaient coulé à flots. Ils manquaient un peu d'entraînement et ils avaient beau ne cheminer qu'en chemise et en pantalon, la sueur ruisselait de leur front comme l'eau sur la roche du Scex que Pillau, au-dessus de Clarens.

On arriva à un endroit où il semble que la montagne va piquer une tête dans la Tinière. De sentier, plus trace. Il faut sauter d'une motte de gazon à l'autre, le corps légèrement renversé en arrière, afin de ne pas être emporté par l'élan. Simple jeu pour des montagnards ou pour des touristes équipés normalement ; pour les autres, corvée atroce.

— Est-ce que cette sale descente va durer longtemps ? fit l'un de mes voisins en s'épongeant le crâne avec rage.

— Je commence à en avoir plein le dos et les jarrets ! murmura un autre.

— Ce diable de Badoux aurait-il voulu se payer notre tête ?

— *Ja, der chaibe Badoux !* s'écria un confédéré des bords de la Limmat en partant d'un bon rire qui secouait toute sa corpulente personne.

— Mesdames et messieurs, proclama la voix claire du chef de course, c'est bien ici le moment le plus fatigant de la journée ; mais nous

sommes au bout de nos tribulations. Ce point gris que vous voyez à vos pieds, c'est le chalet de Raffevex, à quelques pas du col de Chaude. Nous y serons dans cinq minutes et, de là, un amour de chemin vous hissera au Prê d'Aveneyre et au pâturage d'Ayerne, aussi commodément qu'un ascenseur d'hôtel. En avant donc et serrons les rangs !

Le moyen de ne pas avancer avec un chef pareil ! On dévale donc avec un regain de courage jusqu'à une côte coupée d'une de ces étroites terrasses où les montagnards empilent leurs meules de foin. Mais quels efforts de la cheville et du jarret avant de gagner ce précieux reposoir, et que de jurons étouffés, de peur toujours de trahir le prestige masculin devant les dames ! Si glissante est la pente que le chef de course lui-même s'accorde le luxe d'un faux-pas. Croyant qu'il va choir, le jovial Zurichois ne se sent pas d'aise : « Hi, hi, hi ! la bonne farce, si ce tonnerre de Badoux pouvait rouler un peu sur sa belle pelouse ! »

— Cette fois-ci, mesdames et messieurs, c'en est réellement fini de nos peines, car le plus terrible était précisément de descendre cette dernière rampe.

Devenue un peu sceptique, la caravane hâlante considère le paysage sans mot dire. L'aspect des lieux la réconforte cependant. Elle a atteint un sentier, un bon petit sentier qui n'a plus rien d'hypothétique et qui conduit presque horizontalement au chalet de Raffevex. L'entraîn et la gaîté reviennent peu à peu.

— Y a-t-il une brasserie à votre chalet ?

— Je donnerais bien cent sous pour un bock !

— Et moi dix francs pour un boutillon de nouveau !

A défaut de petit blanc et de blonde bière, on s'attaque à la fontaine rustique, à deux pas du chalet. Si elle n'a pas tari après le départ des forestiers, rien au monde ne l'empêchera de couler.

De ce point aux vallons de l'Hongrin et de l'Eau-Froide, par le Perthé d'Aveneyre, c'est, ainsi que le disait le chef de course, une promenade délicieuse. N'empêche qu'en arrivant au chalet modèle d'Ayerne, la caravane éprouva le besoin de se remettre le plus complètement possible des émotions de la matinée, et que jamais touristes affamés et altérés ne firent autant honneur au plus succulent des dîners champêtres. Et le plus heureux de tous, en voyant l'allégresse générale, c'était encore, comme le fit remarquer son ami de Zurich, c'était *der chaibe* Badoux !

V. F.

Que les temps sont changés !

ON a souvent et avec raison reproché au roman et au théâtre modernes de se complaire en de macabres sujets : crimes, suicides, maladies, etc.

Cette tendance n'est toutefois pas très nouvelle. Il y a quarante ans déjà qu'elle donnait au spirituel Monselet l'occasion d'un joli mot.

Le poète Baudelaire récitait un soir, à Monselet, une de ses œuvres : *Le voyage à Cythère* :